

VU CETTE SEMAINE

## Sur Netflix, une campagne pour la présidentielle française qui pique

**En place.** Un deuxième tour à l'élection présidentielle française qui verrait s'affronter une écoféministe et un Noir issu de Seine-Saint-Denis? Tel est le point de départ de la série *En place*, créée par l'homme de cinéma et rappeur Jean-Pascal Zadi, avec François Uzan. Zadi, qui va raser gratuit et tous azimuts au cours des six épisodes (26-34 minutes) de la série, incarne un animateur de banlieue, Stéphane Blé, qui se lance dans la campagne après avoir mouché devant toutes les caméras du pays le candidat de la gauche en tête des intentions de vote, Eric Andréi (Benoît Poelvoorde).

Fable volontairement outrancière et foutraque, *En place* donne le ton avant même le premier générique avec les clips de campagne que regarde Blé, alors qu'il est en train de plier sa lessive. «La planète meurt et ses assassins ce sont les hommes. Et quand je dis les hommes, je ne parle pas de l'être humain en général, mais des hommes avec leur phallus, leur pénis, leur zoub, leurs glaouis, leurs burnes, leur bangala. [...] Le 10 avril, faites le choix de l'écoféminisme.» Corinne Douanier (géniale Marina Foïs) est le double de la députée verte Sandrine Rousseau (le Douanier Rousseau), toute en pulls de laine rugueuse et discours corrosifs.



Du 9-3 aux ors de l'Elysée, Blé n'hésite pas. Netflix

Aux côtés de Zadi, Foïs et Poelvoorde vient encore se greffer Eric Judor (Eric et Ramzy) qui, fort opportunément, va devenir le directeur de campagne de Stéphane Blé, en se réclamant (faussement bien sûr) de la famille d'Aimé Césaire. Au cours des quatre premiers épisodes, Zadi fait s'entrechoquer tous les préjugés possibles et imaginables, de façon souvent incorrecte et donc très drôle. Personne n'en ressort indemne, sauf peut-être la femme de Blé, Marion (Fadily Camara), qui prévient son époux, parfois proche du grand dadet: «Ici on aime les Noirs s'ils font rire, s'ils ramènent la coupe à la maison ou s'ils font du gospel, point.»

Puis la satire s'essouffle un peu, le spectateur qui s'était accoutumé aux punchlines corrosives se trouve déçu par un dénouement gentillet. Il faut alors revenir à la fin du premier épisode pour revoir le clip d'une chanson que Blé avait tourné quelques années auparavant et qui arrive sur tous les portables des journalistes alors qu'il annonce sa candidature à la présidentielle: «Marianne sale pute, parle-moi de la République, ça va me filer la trique», lance-t-il à une pauvre affublée d'un bonnet phrygien. Netflix aurait demandé à Zadi d'édulcorer les paroles du morceau. Il demeure piquant. >>

AURÉLIE LEBREAU

Elle est la jeune doyenne de la relève des traducteurs en Suisse romande. Portrait d'une écrivaine dans les mots des autres, de Frisch à Camenisch

# CAMILLE LUSCHER, L'ART ET L'ÉCART

&lt;&lt; THIERRY RABOUD

**Littérature >>** «La version française présente quelques variantes par rapport à l'original: ces nuances sont le fruit de discussions entre l'autrice et la traductrice.» Et dans ces fluctuations du verbe, tout l'art de Camille Luscher, capable d'écrire le même autrement, d'inventer littéralement. On la voyait vivre sur une passerelle, une confluence, cette traductrice essentielle du paysage littéraire helvétique. La Genevoise nous invite à sa table de travail et c'est un belvédère: de sa mansarde le regard porte loin, le jet d'eau, la cathédrale, les Alpes par-dessus les toits. C'est de là qu'elle déplace les frontières, les idiomes, les imaginaires.

Dans sa bibliothèque, deux langues dont elle est l'entremetteuse. Celle d'arrivée, le français, qui se déploie en couvertures colorées des Editions Zoé dont elle a repris en 2019 la direction du Domaine allemand. Et celle de départ, qu'elle a commencé par ne pas apprendre à l'école. «Même si ma grand-mère est Suisse alémanique, je n'ai jamais pratiqué, et jusqu'à 18 ans j'ai considéré que j'étais nulle en langues!»

Mais un pays où l'on peut passer une décennie à annoncer Dürrenmatt en classe sans pouvoir se commander ensuite un café à Zurich, cela vous forge malgré tout des curiosités, une *Sehnsucht nach dem Anderswo*. «Je suis donc partie à Berlin comme jeune fille au pair pendant une année, et j'ai travaillé avec assiduité pour essayer de comprendre comment fonctionnait cette langue.»

### Le pied de la lettre

Dès lors, Camille Luscher se méfie. Des mots, de leur évidence, de leur supposée univocité. Elle n'est pas bilingue et c'est sa chance. «Le plus important pour traduire, c'est de se poser des questions, de se demander si chaque mot veut bien dire ce qu'on pense qu'il veut dire... Traduire, c'est avant tout déconstruire sa propre lecture. Mon rapport analytique et moins affectif à l'allemand me



«Traduire, c'est avant tout déconstruire sa propre lecture», affirme Camille Luscher. Charly Rappo

permet de le faire plus facilement.» Elle s'y essaiera à l'université, à l'occasion d'un atelier dispensé par le Centre de traduction littéraire de Lausanne, véritable incubateur de talents transpositeurs. Où l'étudiante comprend que traduire est une impossibilité fondamentale, que le pied de la lettre est fait pour marcher, que tout est toujours à réinventer.

Elle sera donc écrivaine, mais dans les mots des autres. Ceux d'Arno Camenisch pour commencer, dont on lui propose *Sez Ner*, roman alpestre qu'elle fera résonner en mentorat avec Marion Graf, inaugurant ce

«Si l'on prend des libertés, c'est que le texte les requiert»

Camille Luscher

nouveau programme de Pro Helvetia destiné à la relève.

L'histoire, botte-cul et schnaps cul sec, importe peu: tout tient dans cette polyphonie de sursilvan et d'allemand mêlés pour laquelle il lui faut composer un nouveau français, tissé d'échos rustiques, aussi factice que celui des paysans de Ramuz mais aussi vrai que nature. Une prouesse remarquable, prélude à d'autres dont *Derrière la gare* qui lui vaudra le Prix Terra Nova de la traduction littéraire. Si l'œuvre de Camenisch a eu en francophonie le succès que l'on sait, c'est aussi car on y entendait Luscher, son oralité trébuchante tissée

de régionalismes empruntés aux patois franco-provençaux fribourgeois.

Traduire, alors, geste de liberté ou de fidélité? «Les deux, car la fidélité n'est jamais littérarité. C'est au contraire une manière d'augmenter la langue d'arrivée en cherchant à reproduire l'esprit et l'effet d'un texte, plutôt que sa lettre. Si l'on prend des libertés, c'est que le texte les requiert», note cette virtuose de l'écart.

Et l'auteur, d'ailleurs, n'est jamais très loin. A l'image de la Zurichoise Annette Hug, dont Camille Luscher vient de traduire *Le Grand Enfouissement*

après un long compagnonnage. Car c'est un roman de la traduction, ou comment alerter les générations futures du danger que représentent les déchets nucléaires ensevelis sous leurs pieds. A la croisée des temps et des cultures, un ordre monastique s'érige en gardien du feu éternel et façonne ses mythologies. Un texte fascinant, intensifié de chants, de poèmes, d'ambiguïtés, de rêves. Alors ces mutations, signalées dans la note liminaire, sont le prix de la traversée vers le français: car *Opfer* veut dire à la fois «victime» et «sacrifice», et qu'alors traduire c'est déployer, transporter l'étrangeté plurivoque.

### Vieux comme Babel

Voilà plus de dix ans qu'elle s'y attelle, vive porte-voix, passant du faux suisse allemand de Franz Hohler aux poèmes de Mariella Mehr et du *Journal berlinois* de Frisch au roman de Dorothee Elmiger à paraître en avril. Une vocation autant qu'un sacerdoce, payé 60 francs la page. «Lorsque j'ai commencé on m'a dit: tu verras, ça rapporte à peine plus qu'écrivain... J'ai la chance de travailler comme collaboratrice au Centre de traduction littéraire de Lausanne, ce qui me permet à côté de consacrer à chaque traduction le temps qu'elle nécessite. Mais c'est vrai que c'est difficile, et je vois beaucoup de gens autour de moi qui se découragent.»

D'autres heureusement s'y vouent, à ce métier vieux comme Babel, redevenu désirable depuis que la profession s'est mobilisée, que le nom des traducteurs figure sur les couvertures et que des formations ont été instituées. Valentin Decoppet, Lucie Tardin, Camille Logoz: toute une relève de traducteurs pour qui Camille Luscher fait figure de jeune doyenne, elle qui a été la première à bénéficier de ces spécialisations. Et qui continue, depuis sa chambre avec vue sur la Jonction, de porter haut l'art d'engendrer «quelques variantes par rapport à l'original». >>

>> Annette Hug, *Le Grand Enfouissement*, trad. Camille Luscher, Ed. Zoé, 256 pp.